

Lesdiguières, qui avait été secrétaire de ce connétable, rapportait tout ce qui s'était passé dans le cabinet de son maître, relativement aux projets du duc pour usurper la couronne. Il disait positivement que les gouvernements de France, de Hollande, de Turin et de Venise, avaient été initiés dans ces projets. Des historiens napolitains, vénitiens et autres confirmaient en tout ou en partie ces diverses circonstances. Dès-lors les Vénitiens ne pouvaient pas s'imaginer que le duc d'Oszone conspirât réellement contre leur république, puisqu'ils lui connaissaient d'autres desseins, pour l'exécution desquels il avait besoin d'eux.

S'il était vrai que Bedemar et le duc d'Oszone eussent conspiré ensemble contre Venise, il faudrait convenir qu'ils en furent diversement récompensés. L'un continua d'être ministre, et fut fait cardinal; l'autre fut privé de son gouvernement, et mourut en prison. Ce fut par cette série de raisonnements que je fus conduit à cette conséquence : Le duc d'Oszone, Jacques Pierre et Renault n'avaient point conspiré contre la république. Les Vénitiens connaissaient les véritables projets du duc d'Oszone, et avaient la preuve de l'innocence de Jacques Pierre et de Renault. Il restait à trouver le motif par lequel ils avaient été déterminés à accuser le premier et à sacrifier les deux autres.

Mais, de ce que ces trois personnages n'étaient point dans la conjuration, il ne s'ensuivait pas que la conjuration n'eût pu exister. Il était possible même qu'il y en eût une dont les agents ne sussent pas le véritable secret.

C'est ce que je me suis attaché à éclaircir, en partant d'abord des faits certains; en n'admettant dans mon récit aucune circonstance qui ne me fût fournie par l'histoire ou par les documents inédits; en discutant l'authenticité des faits et le poids des témoignages : je me suis borné à coordonner les matériaux que j'avais rassemblés, à les disposer de manière qu'ils se prêtassent l'un à l'autre un nouveau jour.

La nécessité de justifier toutes les assertions, et d'apprécier tous les faits, m'a peut-être entraîné déjà dans des digressions, qui appartiennent plutôt à la critique qu'à l'histoire. Pour ne pas les multiplier, j'ai réservé celles que j'ai cru pouvoir me dispenser de faire entrer dans mon récit, et je me propose d'examiner dans cette notice les autorités sur lesquelles se fondent ceux qui veulent établir l'existence de la conjuration, et les objections dont ma propre narration peut être susceptible.

La manière la plus sûre de distinguer ce qu'un historien a ajouté au récit d'un événement, est d'examiner toutes les relations qui en avaient été publiées avant lui.

L'abbé de Saint-Réal donna la sienne en 1674, et le succès de son ouvrage accrédita assez généralement la version qu'il avait adoptée.

Les récits imprimés antérieurement au sien ne sont pas nombreux; ils se réduisent à trois.

Le seul témoignage contemporain qui ait été publié sur cette affaire, ou du moins qui nous reste, est une lettre supposée écrite de Venise sous la date du 21 mai, c'est-à-dire sept jours après la découverte de la prétendue conjuration.

Il en existe un exemplaire à la bibliothèque du Roi, sous le n° 1306; en voici la teneur :

*Conspiration et trahison admirable des Espagnols, nouvellement découverte, contre la seigneurie de Venise, et le succès d'icelle. 1618.*

*Extrait d'une lettre envoyée de Venise le 21 mai dernier.*

« Les Espagnols ont corrompu par argent un sergent nommé Massa, qui estoit dans la forteresse de Marano, sur les marches et confins d'Istrie en la mer Adriatique, place forte et de grande importance à ceste seigneurie, y ayant un bon port et capable de mettre à couvert une puissante armée. La trame estoit que ledit Massa devoit tuer le proviseur Lorenzo Thiepolo, et en mesme temps livrer aux ennemis ledit port et place. Ceste trahison eust facilement réussi si elle (par la bonté et grace divine) n'eust été découverte, par le moyen d'un varlet de chambre dudit proviseur, et d'un autre quidam, pensionnaire et appointé de la seigneurie. En mesme temps s'estoient escoulés et glissés peu à peu dans cette ville plus de cinq cents personnes, gens de main, qui, à certain jour et heure ditte, devoient mettre le feu en plusieurs lieux de la ville, et s'emparer des places les plus importantes, pour de là saecager toute la ville, et de là empescher tous moyens et inventions de pouvoir pourvoir au salut et conservation de la seigneurie, qui eust sans doute esté en grand risque et péril d'estre totalement perdue et ruynée. Car en ce mesme instant l'armée des Espagnols devoit paroistre, et la nostre, qui estoit en mer ez environs, devoit estre bruslée, par le moyen et invention d'un certain Jacques Pierre, François de nation, autrefois corsaire et maintenant pensionnaire de la seigneurie, qui pour lors estoit en nostre ditte armée, mais corrompu et gagné par argent des ennemis. Et en mesme temps par terre, vers le costé de Marano, allant à la forteresse de Palme, se devoient faire quelques mouvements, par le moyen des soldats qui restoient du désarmement qui se faisoit de jour à autre, et passer aussy secrettement que faire se pourroit vers laditte place de Marano. Bref c'estoit une conjuration, qui la vouldra peser, la plus épouvantable et effroyable qu'on ouyt jamais